

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

La vierge et les mages

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2002, tome 97a, p. 53-56

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

## LA VIERGE ET LES MAGES

*Notre salle de théologie est ornée d'une peinture murale réalisée par Albert Chavaz. Dans Albert Chavaz 1907-1990, Catalogue de l'art monumental, Visp, Rotten Verlag, 2000, nous lisons sous le numéro 27 que cette œuvre de 210 x 350 cm a été réalisée en 1944 et que son auteur l'a intitulée Méditation.*

*En 1954, les Échos de Saint-Maurice avaient réalisé un numéro spécial intitulé In Laudem Mariae. Notes sur la dévotion à Notre-Dame à l'Abbaye de Saint-Maurice et dans les paroisses abbatiales (N° 4-5, avril-mai 1954). Le chanoine André Rappaz dont nous admirions tant la finesse et l'humour présentait cette œuvre. Nous ne résistons pas au plaisir de vous offrir à nouveau ce magnifique texte (pp. 45-48). Notons encore au passage que l'illustration d'alors portait la légende : Hommage de la philosophie et de la théologie à l'Enfant-Dieu et à sa Mère.*



On dirait que c'est un fait exprès. A peine avez-vous mis tremper le linge que les visites arrivent, les belles visites ! Il faut toujours qu'elles tombent sur un jour de lessive. Vous comptiez étendre « sur le tantôt » pour que demain tout ait bien séché : et demain voilà tout à recommencer. Le linge à laver pourtant, ce n'est pas ce qui manque : si seulement Joseph avait choisi un métier moins salissant, celui de Mathieu, par exemple, fonctionnaire d'État ! — Moins salissant ? répliquait doucement Joseph moins salissant ? Pour les habits, peut-être...

Mais il ne s'agissait pas de rêver maintenant. Quand Jésus tout agité avait désigné d'un annulaire heureux et potelé trois personnes qui venaient de ce côté, Marie avait vivement quitté sa

tâche, et sans prendre la peine d'ôter son tablier, avait passé par-dessus ses cheveux le voile des dimanches, dont les plis ténus défendaient la coquetterie, permise, de la vanité, défendue. Puis elle s'était assise, le plus simplement du monde sur le trépied que son mari avait, aux heures vides, préparé pour les baquets. Quand le peintre (car nos personnages vivent en fresque) en était arrivé là, les théologiens dont on décorait ainsi l'auditorium avaient demandé, toujours en veine de pourquoi et de comment, sur quoi il avait assis la Vierge. Ils avaient posé la question aussi gravement qu'une question de leur Somme. La réponse leur tomba de l'échafaudage, entre deux coups de pinceau : « Sur l'espérance ! ».

Cependant Jésus, chauve comme prier de chartreuse, bat des mains. Il a les yeux de sa mère, qu'on devine très beaux, derrière la frange des cils. Elle, les tient baissés, ayant vu les bras de son petit en forme de croix. « Sur vos yeux clos, secrets éblouissants... » Il a les yeux de sa mère, plus quelque chose d'éclatant tout à la fois et de contenu, qui lui vient de très loin, du côté du Saint-Esprit.

A leurs pieds, un homme vacille à genoux, s'étant arraché le cœur qu'il tend, tout fumant, à bout de bras. Ce jouet, qui, à peine pressé, crache le feu, intrigue beaucoup l'enfant, et il tire sur sa robe : des mains de maman le retiennent, de peur qu'il ne s'y brûle. Mais on voit bien que saint Augustin ne le reprendra plus. D'ailleurs saurait-il jamais en retrouver la place, et l'emploi ? Tant de fois déjà il a offert à tant de monde, et pour un prix dérisoire, ce jou-

jou curieux qu'on lui rendait bientôt, malheureux et cabossé, ou même, après qu'on s'en fût amusé tout son saoul, en petits morceaux. Il veut bien aujourd'hui le céder pour rien, mais qu'on se hâte, car sous l'habit fané du coureur de grands chemins, un pied émerge, nu, inquiet, prêt à l'escapade et à la dérobade.

A quelques pas de là, debout, rasé de frais, un dominicain domine la situation. Il a préféré la position verticale, comme étant plus liturgique, d'autant que son scapulaire a été repassé le matin même par la Mère supérieure des dominicaines du couvent voisin. Il a mis le bon Dieu en un volume, et le volume sous le bras. Et visiblement, il ne lui prend pas encore envie de brûler cette paille. Il porte une main à son cœur, sans appuyer, juste au-dessous de la bro-



che étoilée, légion d'honneur reçue au feu des disputes théologiques. L'autre main, négligente, effleure le rideau de théâtre de son péplum noir. Si toute la posture de saint Augustin clame : *Domine, non sum dignus*. S. Thomas, lui, enchaîne bravement : *sed tantum dic verbo...* Bref, il est sûr et beau comme un dominicain à la procession de la Fête-Dieu à Fribourg. Un chien du Seigneur ? Oui, mais un chien de luxe.

L'étrange et dernier personnage n'est vraiment plus que l'ombre de lui-même, mal débrouillé des brumes de ses songes philosophiques. L'alambic impitoyable qu'il applique à tout être pour en abstraire l'essence semble avoir joué un mauvais tour à cet apprenti sorcier. On n'a plus affaire ici à un homme, mais à l'homme *reduplicative ut sic*, comme ils disent — tant on a réduit à l'extrême les chances d'accidents individuants. Sans doute flottait-il tout à l'heure dans l'éther ambiant, quand cette scène peu banale le ramena sur terre. Partout il traîne après lui sa colonne, un fût brisé, pauvre reste d'un jeu de construction savant et enfantin : « Les Grecs ont la sagesse... ».

Maintenant il s'assoit dessus et contemple, haussant ses inutiles épaules de penseur athlétique. Comme elle apparaît pâle et triste là-bas, la sagesse de pierre en face de la religion de chair ! Il n'en revient pas qu'on fasse tant d'histoires pour une pauvre femme et son bébé. Ennuyé, il essaye de prendre consistance, se gratte rêveusement le pied,

marque l'heure du trait de sa jambe sur le cadran solaire de sa colonne, et discrètement toussote dans son coin, pour rappeler sa présence d'intrus dans un tableau de famille. Puis se console, en soufflant des réponses fausses à saint Thomas, qui, à mi-chemin entre le marbre païen et le sang chrétien, déjà tourne le dos. Dépité, Aristote trace dans le sable les armoiries de l'Ordinaire du lieu.



«... Et, ayant ouvert leurs trésors, ils offrirent à l'enfant des présents » : la myrrhe d'un cœur dolent, l'or des tranches de la Somme et quelques grains de philosophie, qui partent en fumée aussi bien qu'un encens.

Reste la question des auréoles. Chacun la sienne, sauf pour l'homme d'extrême-droite, aussi désauréolé que l'âne à la crèche. Chacun la sienne, et la plus grande pour Marie, mais non la plus éclatante, tout comme sa place dans la piété des fidèles. La constellation de la Vierge reçoit d'ailleurs sa clarté : du soleil qui nimbe l'Enfant, illumine la scène, et dont les reflets jouent sur le



tablier de la Vierge, le visage d'Augustin et le tandem aristotélico-thomiste. Extrêmement mobiles, comme ce qui se rapporte aux corps glorieux, les auréoles sont ainsi disposées en arrière et au-dessus des personnages qu'elles suivent très exactement le moindre déplacement de la tête, de telle sorte que chacun ne voit que celle des autres, sans jamais voir la sienne. Ce qui, entre parenthèses, explique la très grande humilité des saints et leur agaçante sincérité, quand

ils se défendent de l'être, désignant plutôt leur voisin. Tout au sommet de la fresque, deux auréoles perdues<sup>1</sup> cherchent où se poser.

Mais le visiteur pressé dira toujours que ce sont les clapets de l'ancienne cheminée.

*Chne André Rappaz*

1. Ainsi pourrait s'éclaircir, d'une manière inespérée, le mystère des soucoupes dites volantes : un lot d'auréoles que le ciel essaie d'écouler, et qui vagabondent par le monde, en quête de saints.